La joie de l'évangélisation, entre proximité et polarité
Le disciple-missionnaire

Introduction

Derrière le titre « *La joie de l'évangélisation, entre proximité et polarité* » se profile un élément récurant qui traverse l'Eglise, à commencer dans la pensée du Pape François. Cet élément, au risque d'être à contre-courant de l'état d'esprit de notre société, est LA JOIE. A l'écouter, lui et son prédécesseur, nous serions donc tombés, en occident, dans un christianisme fatigant et ennuyeux. Dès le début de son exhortation apostolique, et de manière récurrente dans ses homélies, le Pape François nous invite à sortir de cette morosité de la vie chrétienne en retrouvant le Christ, source de notre vraie joie : « *Quand la vie intérieure se ferme sur ses propres intérêts, il n'y a plus de place pour les autres, les pauvres n'entrent plus, on n'écoute plus la voix de Dieu, on ne jouit plus de la douce joie de son amour, l'enthousiasme de faire le bien ne palpite plus. Même les croyants courent ce risque, certain et permanent. Beaucoup y succombent et se transforment en personnes vexées, mécontentes, sans vie. Ce n'est pas le choix d'une vie digne et pleine, ce n'est pas le désir de Dieu pour nous, ce n'est pas la vie dans l'Esprit qui jaillit du cœur du Christ ressuscité.* » (EG2) Sans la joie de se savoir éperdument aimés de Dieu, nous devenons des chrétiens tristes, sans saveur, affadis. Nous devenons englués sur notre malheur comme les disciples d'Emmaüs qui s'arrêtent à la crucifixion et s'en vont tout tristes. Et cette tristesse, cette aigreur, finit par nous donner des ulcères ecclésiaux ! Alors, pour nous débarrasser de ces ulcères, on cherche d'abord à modifier l'institution, à changer les structures … oubliant que les structures ne sont que des moyens et jamais une fin.

Déjà en décembre 2011, le Pape Benoît s'interrogeait sur cette joie qui manque tant à l'Eglise dans nos pays occidentaux et il proposait, dans un très beau discours à la Curie romaine, « *des remèdes contre la fatigue de croire* ». Il nous mettait en garde sur ce syndrome tant aimé du gaulois de souche : « Change la structure, pas le bonhomme ! ». Il disait ceci : « *Il y a des discussions sans fin sur ce qu'il faut faire pour inverser cette tendance. Et certainement, il faut faire beaucoup de choses ! Mais uniquement le faire ne résout pas le problème. Le centre de la crise de l'Église en Europe est la crise de la foi. Si nous ne trouvons pas une réponse à celle-ci, si la foi ne retrouve pas une nouvelle vitalité, en devenant une conviction profonde et une force réelle grâce à la rencontre de Jésus Christ, toutes les autres réformes resteront inefficaces.* » (Discours à la Curie romaine, décembre 2011)

Voilà pourquoi il me semble intéressant, au moment où vous commencez à évaluer vos structures de proximité et à envisager des pôles plus centraux, de vous aider à discerner un élément qui vient de l'Esprit Saint, premier protagoniste de la mission. Et cet élément, ce don, ce charisme, c'est la joie. Non pas la fête qui peut s'acheter et se fabriquer, mais la douce joie qui vient de Dieu et qui nous tient dans la sérénité et la paix.

Je vous propose donc de regarder, selon mon point de vue, comment l'expression de disciple-missionnaire, propre à l'univers théologique et pastoral mis en lumière par le Pape François, peut nous aider à orienter l'organisation de la vie de nos communautés chrétiennes aujourd'hui. Je ne vous donnerai donc pas de recette miracle pour inventer des structures. D'abord, parce que je trouve cela peu intéressant : qu'est-ce que l'on s'ennuie en Eglise lorsque notre sujet de préoccupation principal est la question des structures (imaginez combien cela ennuie encore plus

quelqu'un extérieur à notre maison) ! Et de plus, ce qui est au cœur du Corps de Jésus-Christ, ce ne sont jamais des structures mais avant tout des hommes et des femmes qui reçoivent chacun des charismes et des talents que nous avons à discerner et à faire grandir.

Je m'arrêterai donc dans un premier temps sur un critère de discernement d'une communauté en bonne santé donné par Saint Paul. Puis nous approfondirons la notion de disciple et enfin celle de missionnaire.

1. Le critere de discernement d'une communaute en bonne sante selon St Paul

Ecoutons tout d'abord l'Apôtre Paul lorsqu'il s'adresse à la communauté chrétienne de la ville de Philippes : « *Mes frères bien-aimés pour qui j'ai tant d'affection, vous, ma joie et ma couronne, tenez bon dans le Seigneur, mes biens aimés.* [vv2-3] *Soyez toujours dans la joie du Seigneur ; je le redis : soyez dans la joie. Que votre bienveillance* [autres traductions : sérénité, modération, douceur] *soit connue de tous les hommes. Le Seigneur est proche. Ne soyez inquiets de rien, mais, en toute circonstance, priez et suppliez, tout en rendant grâce, pour faire connaître à Dieu vos demandes. Et la paix de Dieu, qui dépasse tout ce qu'ont peut concevoir, gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus.* » (Ph 4,1.4-7) Lorsque Paul écrit ces mots, il est en prison et la communauté de Philippes est troublée d'un par la situation de Paul et de deux, par les divisions qui règnent au sein de la communauté dues au fait de la présence d'adversaires de l'évangile. C'est donc dans ce contexte qu'il faut entendre l'appel à la joie : « *Soyez toujours dans la joie ; je le redis : soyez dans la joie* ». A entendre Paul, l'un des éléments de discernement du bon état de santé de nos communautés chrétiennes réside donc dans la joie. Les communautés chrétiennes que nous formons sont-elles joyeuses ? Est-ce la joie, par delà les difficultés, qui domine lorsque l'on regarde vivre nos communautés ? Quand nous accueillons une demande de baptême ou de mariage, peut-on lire la joie sur nos visages ? La joie d'accueillir celui ou celle qui est envoyé par le Seigneur ? Ou bien voyons-nous d'abord le souci de leur demande, la difficulté de leur situation matrimoniale, leurs exigences agaçantes concernant la date, ou leur peu de connaissances catéchétiques etc ? Nous réjouissons-nous de ceux que le Seigneur nous confie en nous les envoyant jusque dans nos maisons paroissiales ?

Pour vérifier le don de la joie, St Paul poursuit en disant : « *Que votre bienveillance soit connue de tous les hommes* ». La nouvelle traduction liturgique de la Bible a fait le choix de traduire par 'bienveillance'. Auparavant, elle traduisait par 'sérénité'. En fait, les différentes traductions oscillent entre sérénité, bienveillance, modération, douceur, bonté : « *Que votre sérénité soit connue de tous les hommes* ». La joie qui nous vient de notre foi nous permet d'être, au cœur des réalités pastorales, sociales et sociétales, des êtres sereins et bienveillants. A quoi se reconnait un chrétien dans notre monde ? A sa joie perceptible au travers de sa sérénité, de sa bienveillance et de sa douceur.

Cependant, une fois que l'on a dit cela et que l'on a convenu que c'était une vérité de Dieu puisque issue de sa Parole révélée, nous pouvons faire le difficile constat que nous ne sommes pas toujours des êtres joyeux, sereins et bienveillants. « *Il y a des chrétiens qui semblent avoir un air de Carême sans Pâques* » (EG6). Et c'est justement à ce point précis qu'interviennent la totalité des propos du Pape François dans son exhortation apostolique. Et j'aimerais m'arrêter sur la notion qu'il met en évidence dans ce texte : le disciple-missionnaire.

2. LA JOIE D'ETRE DISCIPLE …

. *Le disciple n'est pas le Sauveur*

D'abord l'expression de disciple. « *Celui qui ne porte pas sa croix pour marcher à ma suite ne peut pas être mon disciple* » (Lc 14,27) La définition même du disciple, c'est de marcher à la suite de quelqu'un d'autre. Non pas 'à la place' mais 'à la suite'. Le disciple n'est pas le Sauveur ! Il y avait une place de Sauveur et elle est déjà prise ! Mais que ça fait du bien lorsque l'on a admis que nous n'étions que des disciples et que ne reposait pas sur nos épaules la mission de Sauveur. Détendons-nous : nous ne sommes QUE des disciples.

Combien je pourrais être plus serein et plus joyeux si j'admettais enfin que je ne suis ni le Sauveur du monde ni le Sauveur de l'Eglise ou de ma paroisse. Combien nous porterions plus aisément la charge si les prêtres, diacres, évêques, fidèles laïcs et religieux avaient admis une fois pour toute qu'il ne leur était jamais demandé d'être les sauveurs du monde.

. *Nous sommes disciples d'un Messie crucifié*

Mais il y a un unique Sauveur. Et sa manière à lui de sauver le monde c'est de se laisser '*conduire comme un agneau à l'abattoir*'. Si la première tentation du disciple que je viens d'exprimer est la tentation de se prendre pour le Sauveur, la deuxième tentation qui anéantit la joie du disciple est celle de se détourner d'un Messie crucifié : 'je n'admets pas la croix pour mon Sauveur'. « Toi, mourir sur la croix, cela ne t'arrivera pas » disait Pierre à Jésus. Et Jésus de répondre : « *Passe derrière moi, Satan ! Tu es pour moi une occasion de chute : tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes.* » (Mt 16,23) En refusant que son Messie soit un humble Messie crucifié, le disciple peut faire l'œuvre du démon en marchant, si ce n'est à contre courant, au moins en avant du Maître : « Passe derrière moi. Reprends ta place ».

Pour être des chrétiens heureux au cœur de nos quartiers et de nos villages, il est urgent que nous acceptions d'être parfois incompris, parfois raillés voire même flagellés. Il n'y a pas de christianisme sans Christ crucifié, il n'y a pas de chrétien sans le mystère de la croix. D'ailleurs, dès le premier jour de son pontificat, le Pape François le disait aux cardinaux assemblés devant lui dans la chapelle Sixtine : « *Quand nous marchons sans la Croix, quand nous édifions sans la Croix et quand nous confessons un Christ sans Croix, nous ne sommes pas disciples du Seigneur : nous sommes mondains, nous sommes des Évêques, des Prêtres, des Cardinaux, des Papes, mais pas des disciples du Seigneur.* » (François, *Homélie*, 14 mars 2013).

Car notre joie de disciple, ce n'est pas que tout se passe pour le mieux comme on l'avait préparé, ce n'est pas que tout fonctionne selon nos schémas et nos organigrammes ; mais notre joie de disciple, c'est de faire comme le Maître. La joie du disciple est conditionnée à son désir de faire comme son Maître.

N'oublions jamais que nous avons donné notre vie à un Messie humilié et crucifié car c'est notre seul rempart contre la haine de l'autre, cette haine qui tue en nous la joie. « *Celui qui apprend à dire «merci» à la manière du Christ crucifié pourra être un martyr, mais il ne sera jamais un bourreau*. » (Lettre apostolique *Mane nobiscum Domine*, Jean-Paul II, 2004, n°26)

. *L'expérience de la rencontre personnelle avec le Christ*

Afin de ne pas tomber dans ces deux tentations du disciple chrétien qui font perdre la joie de la foi, l'enseignement constant du Magistère depuis Vatican II est de recentrer chaque disciple sur la

rencontre personnelle avec le Christ. Il y a ici comme un leïtmotv de l'Eglise catholique. Et les deux derniers papes ne cessent de l'énoncer à qui veut bien l'entendre : « *De diverses manières, ces joies puisent à la source de l'amour toujours plus grand de Dieu qui s'est manifesté en Jésus Christ. Je ne me lasserai jamais de répéter ces paroles de Benoît XVI qui nous conduisent au cœur de l'Évangile : « À l'origine du fait d'être chrétien il n'y a pas une décision éthique ou une grande idée, mais la rencontre avec un événement, avec une Personne, qui donne à la vie un nouvel horizon et par là son orientation décisive* » (EG7)

Effectivement, à l'origine du fait d'être chrétien il n'y pas une décision éthique (on n'adhère pas au christianisme pour ses valeurs morales ou philosophiques) ou une quelconque grande idée pastorale de restructuration miracle, mais il y a une rencontre personnelle entre le Christ et un être humain. Le fondement de notre joie, le fondement de notre être chrétien, c'est la rencontre personnelle avec le Christ. Voilà pourquoi, dans son exhortation apostolique, le Pape François va revenir plusieurs fois sur cet élément. Dès le 3è paragraphe, il dira ceci : « *J'invite chaque chrétien, en quelque lieu et situation où il se trouve, à renouveler aujourd'hui même sa rencontre personnelle avec Jésus Christ ou, au moins, à prendre la décision de se laisser rencontrer par lui, de le chercher chaque jour sans cesse.*» (EG3) Et il conclura avec une invitation semblable : « *La première motivation pour évangéliser est l'amour de Jésus que nous avons reçu, l'expérience d'être sauvés par lui qui nous pousse à l'aimer toujours plus.* » (EG264)

. *L'appel universel à la sainteté et la charité fraternelle*

En fait, cet enseignement est constant depuis les débuts du christianisme mais il a été plus ou moins prêché dans les contextes divers et variés. Il est évident qu'à chaque époque les chrétiens ont eu à cœur de vivre une rencontre personnelle avec le Christ. Cependant, le concile Vatican II, dans sa portée éminemment missionnaire, va déployer une donnée théologique qui m'apparaît de plus en plus révolutionnaire et que les papes successifs vont abondamment décliner. Au cœur de la constitution dogmatique *Lumen gentium* - qui, vous le savez, concerne le Mystère de l'Eglise – le Concile va placer un chapitre capital. Je vous rappelle les chapitres de cette constitution dogmatique :

Ch I : Le Mystère de l'Eglise
Ch II : Le Peuple de Dieu
Ch III : La constitution hiérarchique de l'Eglise et le fondement de l'épiscopat
Ch IV : Les laïcs
Ch V : L'appel universel à la sainteté dans l'Eglise
Ch VI : les religieux
Ch VII : Le caractère eschatologique de l'Eglise en marche
Ch VIII : La bienheureuse Vierge Marie dans le mystère du Christ et de l'Eglise

Au cœur donc de cette constitution dogmatique, nous trouvons le chapitre sur l'appel universel à la sainteté dans l'Eglise. « *Aussi dans l'Église, tous, qu'ils appartiennent à la hiérarchie ou qu'ils soient régis par elle, sont appelés à la sainteté selon la parole de l'apôtre : «* Oui, ce que Dieu veut c'est votre sanctification *» (1 Th 4, 3 ; cf. Ep 1, 4). Cette sainteté de l'Église se manifeste en permanence et doit se manifester par les fruits de grâce que l'Esprit produit dans les fidèles ; sous toutes sortes de formes, elle s'exprime en chacun de ceux qui tendent à la charité parfaite, dans leur ligne propre de vie, en édifiant les autres …* » (*Lumen gentium* n°39). Chers amis, à fortiori par cet appel magnifique du Concile, nous sommes tous comme « condamnés » à la sainteté. Et jusqu'à preuve du contraire aucune institution ou aucune organisation ne rend saint par elle-même : mais

c'est la rencontre bouleversante, agissante et gracieuse du Christ qui nous sanctifie jour après jour dans son Corps qui est l'Eglise. La sainteté n'étant pas un but à atteindre mais une grâce à accueillir depuis le jour où nous avons été faits 'chrétien' dans le baptême. Démystifions la sainteté ! Par confort personnel, ne la rendons pas inaccessible … puisqu'elle nous est déjà donnée. Car la sainteté, c'est uniquement la charité de Dieu que nous laissons brûler en nous.

Mais en tout cas, c'est notre sainteté personnelle et communautaire qui demeure le meilleur agent de l'évangélisation en proximité ou dans nos rassemblements de paroisse. N'oublions jamais que Jésus ne nous a laissé qu'un seul mode d'emploi pour notre vie de discipleS : « *À ceci, tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples : si vous avez de l'amour les uns pour les autres* » (Jn 13,35). Si, comme je vous le disais, nous sommes « condamnés » à la sainteté personnelle ; communautairement, nous sommes « condamnés » à la charité fraternelle. Le défi de notre Eglise de France – pour ne parler que de nous – est bien celui de la charité fraternelle dans nos villages ou nos quartiers. Cette charité fraternelle que nous cherchons à vivre dans nos familles ou dans nos presbyteriums, dans nos services diocésains ou nos mouvements. Car la sainteté d'une personne conduit à la charité fraternelle qui elle-même se manifeste dans le don de la joie. Je ne résiste pas à vous partager ces deux citations. D'abord celle de Paul VI : « *C'est donc par sa conduite, par sa vie, que l'Eglise évangélisera tout d'abord le monde, c'est-à-dire par son témoignage vécu de fidélité au Seigneur Jésus, de pauvreté et détachement, de liberté face aux pouvoirs de ce monde, en un mot, de sainteté.* » (*Evangelii nuntiandi* n°41). Puis celle de Benoît XVI dans son homélie conclusive du Synode sur la nouvelle évangélisation : « *À travers cet itinéraire sacramentel passe l'appel du Seigneur à la sainteté, adressé à tous les chrétiens. En effet, il a été répété plusieurs fois que les vrais protagonistes de la nouvelle évangélisation sont les saints : par l'exemple de leur vie et par leurs œuvres de charité ils parlent un langage compréhensible par tous.* » (Benoît XVI, *Homélie conclusive du Synode sur la nouvelle évangélisation*, 22 octobre 2012).

. *Des témoins plutôt que des organisations*

La première question qui prévaut donc à toutes nos organisations ecclésiales est bien : avons-nous, oui ou non, en tant qu'individu, fait la rencontre bouleversante avec le Sauveur qui m'invite à sa suite ? Sommes-nous capables de dire comme Saint Jean : « *Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons* » (Jn1,48) ? Dans nos villages où il n'y a plus de curé résident ou une communauté de religieuses, il serait illusoire de vouloir commencer par reconstituer une organisation pseudo-paroissiale mais sans la palette de la diversité des ministères. Je vous dis cela non par idéologie mais par expérience. Notre diocèse du Mans connaît depuis plus longtemps que vous une diminution du nombre de chrétiens et donc de prêtres. Nous avons donc cherché à créer des EAP dans tous les lieux où il n'y avait plus de prêtre. Mais le système s'est essoufflé en moins d'une génération. Par contre, là où il y a un chrétien qui sait rendre compte de sa foi sans s'étouffer dans la recréation d'un organigramme anxiogène, la foi perdure et se multiplie. Je pense à cette jeune mère de famille confirmée à la suite de la catéchisation de son enfant et à qui l'on a laissé carte blanche dans son village : en 5 ans, le nombre d'enfants inscrits en catéchèse est passé de 5 à 55. Je pense à cette aide à domicile qui sillonne les maisons de son village et qui a réussi à constituer de nombreux groupes de catéchèse avec des enfants défavorisés. A Ruillé, quand on a besoin d'un renseignement pour le baptême de son enfant, on sait qu'il faut aller voir Jocelyne. Si Jocelyne assurait une permanence dans sa maison paroissiale refaite à neuf, elle ne toucherait pas le 10e de ceux qu'elle côtoie aujourd'hui. Ce qui porte du fruit, c'est son témoignage de vie avec le Christ, c'est

l'humble sainteté qu'elle vit au jour le jour. Encore une fois, les structures et les bâtiments paroissiaux ne sont qu'au service de ceux qui les font vivre ou les habitent.

. *Personne n'est exclu de la relation amoureuse du Christ*

A ce stade, il est possible que certains d'entre vous se questionnent en se demandant s'ils ont vraiment vécu cette rencontre personnelle avec le Christ. Il ne faudrait pas que certains se croient « chrétiens de seconde zone » et restent du coup sur le bord du chemin. On sait que la vie chrétienne est constituée de ces multiples étapes spirituelles qui font petit à petit avancer. Mais le malheur serait de rester des chrétiens figés qui ne demandent pas de manière régulière une *revification* de leur vie spirituelle. Puisque notre vie spirituelle est de l'ordre de la vie amoureuse avec Dieu, nous sommes sans cesse invités à nous réajuster à Dieu, à nous octroyer des temps de régénération. Le Pape François en parle ainsi : « *Il est urgent de retrouver un esprit contemplatif, qui nous permette de redécouvrir chaque jour que nous sommes les dépositaires d'un bien qui humanise, qui aide à mener une vie nouvelle.* » (EG264)

. *Quelle place, dans notre pastorale, à l'expérience spirituelle ?*

A la fin de cette partie concernant la joie d'être disciple, je vous laisse simplement cette question : dans nos organisations paroissiales de proximité et de rassemblement : quelle place faisons-nous aux propositions qui sont de l'ordre de l'expérience spirituelle afin que chacun puisse vivre ou renouveler son attachement à la personne même du Christ ? Ne courons pas trop vite vers les conséquences de notre relation personnelle avec le Christ. Autrement dit, n'essayons pas de transmettre les valeurs d'un agir-chrétien si nous n'avons pas déjà proposé la rencontre bouleversante avec le Sauveur que beaucoup de nos contemporains attendent. Nous serions davantage porteurs de joie et plus sereins si nous avions compris cela. Il me semble que ces derniers mois de tensions que nous venons de vivre dans notre pays concernant les sujets sociétaux mettent bien en lumière notre déficience. Il ne suffit pas de dire à nos contemporains que l'éthique chrétienne implique telle morale de vie si nous n'annonçons pas à cette même société Celui qui permet de comprendre l'Homme à la manière évangélique. Encore une fois, c'est la rencontre du Christ qui bouleverse une vie, et non la rencontre d'une organisation ou même d'une morale.
Et cela m'amène directement à cette dernière partie : la joie d'être disciple-missionnaire.

3. LA JOIE D'ETRE DISCIPLE-MISSIONNAIRE

. *L'amoureux est missionnaire*

Je viens d'insister sur notre histoire personnelle avec le Christ. Certains pourraient penser qu'à prêcher cela, nous risquerions de tomber dans « *mon petit Jésus à moi* ». Le Pape François a lui-même pensé écarter cette contradiction dans son exhortation lorsqu'il dit : « *C'est seulement grâce à cette rencontre – ou nouvelle rencontre – avec l'amour de Dieu, qui se convertit en heureuse amitié, que nous sommes délivrés de notre conscience isolée et de l'auto-référence. Nous parvenons à être pleinement humains quand nous sommes plus qu'humains, quand nous permettons à Dieu de nous conduire au-delà de nous-mêmes pour que nous parvenions à notre être le plus vrai. Là se trouve la source de l'action évangélisatrice. Parce que, si quelqu'un a accueilli cet amour qui lui redonne le sens de la vie, comment peut-il retenir le désir de le communiquer aux autres ?* » (EG8) D'où son insistance

concernant le disciple-missionnaire (le disciple *trait d'union* missionnaire). Celui qui a rencontré le Christ ne peut se taire. Rappelons-nous André : « *Nous avons trouvé le Messie* » (Jn 1,41). Ou bien la Samaritaine : « *Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'avais fait. Ne serait-il pas le Christ ?* » (Jn 4,29). C'est aussi en cela qu'il insiste sur le langage amoureux qui a été tant utilisé par de grands mystiques des siècles précédents. Regardez ce que font les jeunes amoureux dans la vie : ils ne cessent de parler de l'autre parce que leur vie tourne autour de l'autre. Ils ne peuvent se taire et se plaisent tant à parler de l'être aimé. Rappelons-nous ce petit passage de l'Apocalypse. Le Seigneur dit cela à l'Ange de l'Eglise qui est à Ephèse : « *Tu ne manques pas de persévérance, car tu as beaucoup supporté pour mon nom, sans jamais te lasser. Mais j'ai contre toi que tu as perdu ton amour des premiers temps* » (Ap 2,3-4) Ici le Seigneur voit bien le labeur fidèle de la communauté d'Ephèse, il félicite la communauté pour ses diverses mises en œuvre harassantes, mais il lui reproche une chose : « Tu as oublié tes amours de jeunesse ». Comme avait dit un évêque voisin il y a quelques années : « *Souvent les chrétiens, nous sentons plus la sueur, le travail qui peine que la bonne odeur du Saint Chrême, du Christ* » (Mgr Albert Rouet).

Le disciple amoureux est donc nécessairement missionnaire, il rend compte de la foi qui le fait vivre. Voilà pourquoi le Pape François utilise ce couple de mots : disciple – missionnaire.

. *Le missionnaire aime le monde à la manière de Dieu*

En parlant de notre *amour-amoureux* de Dieu, nous avons tous en tête les paroles de St Jean entendues ces derniers jours dans la liturgie : « *Si quelqu'un dit : 'J'aime Dieu', alors qu'il a de la haine contre son frère, c'est un menteur.* » (1Jn 4,20) Cet amour qui nous transforme personnellement de l'intérieur est « pour la gloire de Dieu ET le salut du monde ». On ne peut rendre gloire à Dieu sans travailler au salut du monde. On ne peut aimer Dieu sans aimer son frère. Ce qui revient à dire : on ne peut être disciple du Christ sans être missionnaire auprès de sa chair qui est l'humanité. Le disciple-missionnaire aime éperdument le monde à la manière du Père : « *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son fils unique* » (Jn 3,16).

La question à laquelle nous ne pouvons échapper quand nous réorganisons nos communautés chrétiennes et notre territoire paroissial est donc concomitante à la première : aimons-nous ce monde de l'amour même de Dieu ? Sommes-nous pris aux entrailles par la misère humaine ? Avons-nous pitié de ces foules sans berger ? Eprouvons-nous de la miséricorde pour nos contemporains ? Nos communautés chrétiennes manifestent-elles la tendresse de Dieu pour tous ceux qui errent ? Notre cœur bat-il au rythme de Dieu comme il l'exprime à la fin du livre de Jonas : « *Et moi, comment n'aurais-je pas pitié de Ninive, la grande ville, où, sans compter une foule d'animaux, il y a plus de cent vingt mille êtres humains qui ne distinguent pas encore leur droite de leur gauche ?* » (Jon 4,11)

. *Pour annoncer une bonne nouvelle à quelqu'un, il faut d'abord l'aimer*

Pour être disciple et missionnaire dans notre monde, il faut avant tout tenir ce monde en estime. Non pas le cautionner, mais comprendre pourquoi il s'enferme dans sa propre souffrance, dans ses propres enfers. Comprendre ce qui l'amène à ne « *plus distinguer la droite de sa gauche* ». Quand nous perdons la joie de la suite sereine du Christ, nous devenons aigris et nos contemporains finissent par ne plus lire sur nos visages que notre amertume et notre violence intérieure. Et, que je sache, un bulldog n'a jamais converti personne … Qui d'entre vous a déjà annoncé une bonne nouvelle à quelqu'un qu'il n'aimait pas ? Qui d'entre vous est allé annoncer la naissance de son dernier petit enfant au voisin qui l'insupporte ? … On n'annonce une bonne nouvelle, une délivrance,

qu'à quelqu'un que l'on aime ! C'est pour cela qu'il nous faut apprendre à aimer le monde à la manière de Dieu, c'est-à-dire avec un cœur qui se penche sur la misère. Vous avez déjà remarqué ce mot de miséricorde par lequel Dieu se définit lui-même ? *Miséricorde : miserere – cordis*. La misère et le cœur. La miséricorde, c'est lorsque le cœur de Dieu vient se poser sur la misère d'un homme. Le missionnaire aime faire miséricorde comme Dieu. Ou plutôt le missionnaire est ce disciple qui ne peut garder pour lui seul la miséricorde dont il a été bénéficiaire. Jésus ne vient pas sauver les justes, mais les pécheurs …

Permettez-moi alors de vous partager deux éléments – il y en aurait tant d'autres – pour nous tenir en missionnaires. Je vous partage dans cette dernière partie une conviction et une distinction (les paragraphes suivants sont en majeure partie une reprise de mon livre « *Remèdes à la fatigue de croire* », Edition MAME, 2014).

. *La conviction de Pierre*

En étant marqué, comme le disait Benoît XVI lors de son retour du congrès pour les familles à Bari, par « l'option positive du christianisme », nous percevons en nos contemporains ce désir de découvrir Dieu. Déjà St Jean-Paul II écrivait en 1990 : « *Le missionnaire est convaincu qu'il existe déjà, tant chez les individus que chez les peuples, grâce à l'action de l'Esprit Saint, une attente, même inconsciente, de connaître la vérité sur Dieu, sur l'homme, sur la voie qui mène à la libération du péché et de la mort. L'enthousiasme à annoncer le Christ vient de la conviction que l'on répond à cette attente* » (*Redemptoris missio* n°45).

Pour moi, cette option positive énoncée par les différents successeurs de Pierre leur vient directement de leur succession apostolique. Et vous allez voir, à mon avis, qu'elle est capitale pour la dimension communautaire de nos paroisses.

Allons relire le passage en Mc 1,37 : « *Le lendemain, Jésus se leva, bien avant l'aube. Il sortit et se rendit dans un endroit désert, et là il priait. Simon et ceux qui étaient avec lui partirent à sa recherche. Ils le trouvent et lui disent : 'Tout le monde te cherche'.* » (Mc 1,35-37)

« *Tout le monde te cherche* ». Voici donc la première phrase qui sort de la bouche de Pierre dans l'évangile le plus ancien et rédigé, selon la Tradition, sous son influence directe. On peut alors affirmer sans peine que nous avons ici une conviction fondamentale du premier des Apôtres et de ses compagnons : tout le monde cherche le Christ. Et cette conviction, par le ministère du successeur de Pierre et du collège des Apôtres, ne cesse de résonner encore aujourd'hui, en ce début de XXIè siècle. Il n'y a pas d'hommes et de femmes en ce monde qui ne soient des chercheurs du Christ. Qui de nous, fermement convaincu de la Parole vivante de Dieu au travers de son évangile, pourrait interpréter autrement cette exclamation de Pierre ?

La Nouvelle Evangélisation à laquelle nous sommes appelés, depuis le Concile Vatican II et les deux grandes encycliques *Evangelii nuntiandi* de Paul VI et *Redemptoris missio* de Jean-Paul II, s'origine dans cette conviction pétrinienne profondément chevillée au corps et au cœur de l'Eglise. Quelles en sont les conséquences ?

Affirmer aujourd'hui que tout le monde cherche Dieu peut sembler une contre vérité quand on constate à quel point la foi chrétienne est devenue minoritaire dans notre société française. Pourtant, il ne s'agit pas ici de partir du constat empirique que nous pouvons tous faire, mais du primat de la Parole de Dieu qui est une parole de vérité sur l'homme. Si Dieu, à travers l'évangile, me révèle cette vérité, c'est que je suis invité à relire les évènements et les situations avec son regard à

lui. Conversion de ma pensée, de mon regard, de ma perception de l'homme, etc … Ainsi nous découvrons que le regard de Dieu sur l'homme est bien plus positif et prometteur que le nôtre. Et c'est peut être cette option positive qui manque cruellement à nos communautés chrétiennes. Non une vision naïve mais une vision qui s'ajuste à celle de Dieu, épousant la complexité de nos histoires humaines et permettant de les dépasser dans la dynamique de l'œuvre miséricordieuse révélée par Jésus-Christ. Dieu sait bien que « *le cœur de l'homme est compliqué et malade* » (Jr 17,9), mais c'est plus fort que lui, il ne s'y résigne pas ! Cette histoire dure depuis le début et elle n'est apparemment pas encline à disparaître. C'est le « *je t'aime – moi non plus* » des origines avec, pour perpétuelle conséquence, un Dieu fou d'amour qui ne cesse de nous courir après en appelant « *Adam, où es-tu, toi mon semblable, mon bien-aimé ?* ».

Il est vrai que nos contemporains sont nombreux à affirmer, et parfois de manière radicale, la non-existence de Dieu. Et tout y est mêlé : le contre-témoignage des croyants et de leurs représentants, le décalage permanent de l'Eglise, les approximations scientifiques de la Bible, les scandales en tout genre de l'époque médiévale à nos jours et j'en passe. Personnellement, amplement convaincu de la complexité de mon propre témoignage de vie, je suis prêt à entendre leurs cris, cela ne me gêne pas. Je ne m'effarouche pas de leurs révoltes car ce serait les condamner et les enfermer dans un ressenti qu'ils ont besoin d'exprimer – et, avouons-le, nous avons un vrai charisme à offrir des bâtons pour nous faire battre ! Mais, comme Dieu, je ne veux pas m'y résigner : je demeure convaincu que, dans le fond d'eux-mêmes, ils sont appelés à partager la bonne nouvelle de l'évangile. D'ailleurs, Saint Jérôme ne nous apprend-il pas, à travers sa parabole du lion dompté, que toute violence est avant tout le signe d'une profonde souffrance ? C'est après avoir retiré la douloureuse épine incrustée dans le coussin de la patte du lion qu'il pourra enfin l'approcher et l'apprivoiser. Nos contemporains nous crient leur souffrance de ne pas avoir fait la rencontre du Dieu vivant.

En tout état de cause, être convaincu que le cœur de tout homme est créé pour chercher Dieu, c'est transfigurer notre regard sur la société dans laquelle nous vivons. Professer la conviction de Pierre, c'est nous mettre en situation d'apôtres, porteurs de l'unique bonne nouvelle. Autrement, si nous fustigeons nos contemporains, si nous n'y percevons uniquement des persécuteurs et des anti-christs, comment pourrions-nous les aimer ? Et comment annoncer une bonne nouvelle à quelqu'un que l'on n'aime pas ?

. *La distinction foule-disciples et notre économie sacramentelle*

Quand nous disons que la nouvelle évangélisation nous incite irrémédiablement à une conversion pastorale, nous sommes en fait convoqués à nous recentrer sur la pédagogie de l'unique Pasteur. En particulier, dans l'évangile, nous observons que Jésus ne tient pas le même discours à ses disciples et à la foule. L'affirmation en Marc est limpide : « *Par de nombreuses paraboles semblables, Jésus leur annonçait la Parole, dans la mesure où ils étaient capables de la comprendre. Il ne leur disait rien sans employer de paraboles, mais en particulier, il expliquait tout à ses disciples* » (Mc 4,33-34). Saint Paul lui-même expliquera le processus d'évangélisation qu'il a adopté avec la communauté naissante de Corinthe. Au point de départ, c'est à de petits enfants dans le Christ qu'il s'adresse : « *C'est du lait que je vous ai donné, et non de la nourriture solide ; vous n'auriez pas pu en manger* » (1Co 3,2).

Aujourd'hui, il parait incontestable que nous nous heurtons à une pastorale sacramentelle indifférenciée et que nous arrivons, sur ce point, à bout d'essoufflement. Nous proposons le même parcours sacramentel aux familles pratiquantes et aux personnes qui se sont éloignées d'une vie

chrétienne communautaire. Nous n'arrivons pas à distinguer ce qui convient à des disciples qui ont besoin de nourriture solide, et ce qui sera mieux adapté à la foule qui ne peut assimiler, dans un premier temps, que du petit lait. Dans le fond, nous ne faisons que des insatisfaits : les enfants de familles pratiquantes s'ennuient profondément en catéchèse ou en aumônerie, alors que les autres enfants n'arrivent pas à se passionner pour une première approche du message chrétien. Et cela épuise, déstabilise et culpabilise tout le monde.

Par exemple, nous voyons que nous peinons à sortir du système de quatre années de catéchèse malgré tous les efforts réalisés par les auteurs de parcours catéchétiques. Quand un enfant débute la catéchèse, on ne distingue pas, dans nos propositions, celui qui entend parler du Christ dans sa famille depuis sa naissance et celui qui entendra pour la première fois prononcer le nom de Jésus. Cela me fend toujours le cœur de voir nos catéchistes, si généreux, navrés de ne pas accueillir les enfants de leurs groupes à la messe dominicale. Bien évidemment que nous serions heureux de les compter parmi nous, avec leurs familles, pour le sacrement qui est le trésor de notre vie de croyants ! Mais comment voulez-vous qu'un enfant qui entend seulement parler de Jésus à 8 ans se retrouve une semaine plus tard au point le plus culminant de notre vie chrétienne ? Rêver cela, c'est lui faire brûler toutes les étapes les plus élémentaires de la vie chrétienne. Nous voudrions qu'il soit au sommet de la montagne, alors qu'il ne sait même pas s'il porte en lui le désir de débuter l'ascension. Entrevoir les choses de la sorte, c'est faire du sacrement de l'eucharistie la porte d'entrée dans la vie chrétienne. Ce qu'il n'est pas. Et le problème, c'est que notre initiation chrétienne n'est pas prévue comme cela.

Il en est de même pour le sacrement de la réconciliation. Nous le proposons souvent en première, voire en deuxième année de catéchèse, pour des enfants qui commencent tout juste à entendre parler du Christ une heure par semaine en période scolaire. On conviendra que c'est peu. Comment voulons-nous qu'ils demandent pardon à quelqu'un qu'ils ne connaissent pas, et encore moins avec qui ils ont un début de relation amoureuse ? Faisons la comparaison avec nos propres vies afin de nous rendre compte de l'inconséquence de notre pastorale. Quand je veux me réconcilier avec un ami, c'est que je veux sauver notre relation qui me parait capitale. Sur le chemin de la rencontre, mes entrailles se nouent et je me répète dans la tête les phrases du pardon. Mais là, dans la majorité des cas de nos enfants catéchisés, ça ne leur fait ni chaud ni froid, hormis le fait de se retrouver face à face avec un homme qu'ils ne connaissent pas. Et pour en ajouter encore, comment demander pardon à Dieu sans avoir reçu en nous le sacrement de la plénitude du don de l'Esprit Saint, lui qui nous connait au plus intime de nous-mêmes et nous permet de crier de tout notre être le nom de 'Père' ?

Et en parallèle, nous demandons à des enfants qui vivent la foi quotidiennement dans leur famille de patienter pour recevoir les sacrements de l'eucharistie et de la confirmation car leur démarche pourrait être interprétée comme un passe-droit ! Cette pastorale nous met en porte-à-faux et nous asphyxie car aucun n'y retrouve son compte. Les disciples sont affamés et la foule est gavée. Et beaucoup finissent par passer leur chemin ou, au mieux, aller voir ailleurs … Nous cherchons davantage à faire entrer les personnes dans un système sacramentel bien ordonné et bien propre, plutôt que de les initier à la rencontre du Christ. Qu'on le veuille ou non, nous n'admettons pas que nous devons nous habituer à annoncer l'évangile dans un monde païen. Toute sensibilité confondue, on nous chante sur tous les toits que nous sommes dans une société post-chrétienne, mais pour autant nous ne convertissons pas en profondeur notre pastorale.

Peut être plus grave - et sans sombrer dans le pessimisme car je crois vraiment en notre capacité de nous remettre au diapason de Dieu – cette pratique sacramentelle finit par ronger notre

propre foi sur deux aspects. Le premier est lié à notre proposition du baptême pour les petits enfants et au parcours catéchétique que nous offrons par la suite. En effet, nous baptisons tous les enfants dont les parents non-pratiquants en font la demande, et je crois que c'est bien, malgré tout, au nom de l'immense gratuité du don de Dieu. Mais en même temps, nous finissons insidieusement par nous habituer au fait que l'on puisse être chrétien sans croire en Dieu : ce qui est quand même pour le moins paradoxal. C'est d'ailleurs la question que Mgr Yves Le Saux a remonté lors du Synode des évêques sur la nouvelle évangélisation en octobre 2012. Cela sera encore plus palpable lors de la fameuse profession de foi où nos jeunes proclament leur foi publiquement sans bien savoir ce qu'ils font et ce qu'ils disent. Fonctionner avec ces contradictions finit par nous ronger de l'intérieur et admettre que, bon an, mal an, la vie chrétienne peut bien se passer d'une pratique ecclésiale et d'une relation au Christ-Sauveur. Le deuxième aspect touche davantage les remèdes que nous apportons à cette situation. Pensant que c'est l'expression de la foi et même le message évangélique qui ne sont plus adaptés à notre temps, nous finissons, sans aucune collégialité et ecclésialité dans la décision, par être tentés de remanier les dogmes et le contenu des sacrements. Nous cherchons à les rendre tellement accessibles qu'ils deviennent sans saveur et sans goût. Le christianisme devient alors un message insipide et dénaturé qui confine l'homme dans une horizontalité sans espérance. Comme le manifestait Saint Athanase alors que l'arianisme, au IVè siècle, niait la divinité du Christ : « *Arius a volé mon Sauveur !* ».

Nos cœurs et nos esprits seront apaisés lorsque nous aurons accueilli en profondeur cette distinction que Jésus lui-même impose dans sa prédication évangélique : il y a une manière de proposer la foi pour les disciples et une autre pour la foule. Et pour cela, nous devons sortir de l'ornière si présente dans notre société qui nous laisse croire que faire des distinctions, c'est faire de la discrimination. L'homme vaut bien plus que ces théories éphémères qui ne servent personne, si ce n'est le doux rêveur sans ambition pour ses contemporains.

Conclusion

Le disciple-missionnaire, tel qu'il est présenté par le Pape François, est de toute évidence un homme ou une femme heureux de porter le nom du Christ. Et pas seulement d'en porter le nom, mais d'en sentir l'odeur ! « *Nous sommes pour Dieu la bonne odeur du Christ, parmi ceux qui accueillent le salut comme parmi ceux qui vont à leur perte* » (2Co 2,15). Nous avons bien entendu Saint Paul : *nous sommes la bonne odeur du Christ parmi ceux qui accueillent le salut comme parmi ceux qui vont à leur perte*. Il y a en effet des moments où les chrétiens se rassemblent entre eux pour respirer, se ressourcer, se fortifier. Mais c'est pour mieux aller répandre la bonne nouvelle parmi *ceux qui semblent aller à leur perte,* dans les périphéries de l'existence. Qu'aurions-nous à gagner à rester en parfumerie ? Notre mission et notre joie, c'est bien de porter cette bonne odeur aux périphéries, dans la proximité comme l'a fait le Maître aux premiers jours de sa vie publique. Dimanche, nous célèbrerons le baptême du Seigneur. Ce baptême au Jourdain, qu'est-ce d'autre qu'un plongeon dans les enfers des hommes, au plus profond de la terre ? Quand le Christ sort du sein de son Père, c'est pour descendre jusque dans les enfers humains : « *il est descendu aux enfers* » proclamons-nous chaque dimanche. Dieu le Père a posé son cœur sur la misère des hommes. Et le disciple ne peut choisir d'autre mission que celle réalisée par le Maître. La joie du disciple n'est autre que de faire la volonté du Père.